

sait quels tristes résultats obtiennent les pères qui frappent leurs enfants; ces enfants sont en général ceux qui sont le plus mal élevés et qui donnent le moins de satisfaction à leurs parents. Mais, sans en venir aux coups, d'un usage aussi fâcheux dans la famille qu'à l'école, l'autorité des parents à des ressources que ne possèdent pas les instituteurs. Comme l'enfant leur doit tout, comme ils lui fournissent tout ce qui lui est nécessaire ou même agréable, ils ont, dans les privations qu'ils peuvent lui infliger, mille moyens d'agir sur lui, qui ne sont pas au pouvoir du maître. En dehors même des privations, ils ont dans la satisfaction et les jouissances à lui recorder, dans les plaisirs à lui permettre, une foule de moyens dont le maître est également privé.

Et cependant encore que de fois l'autorité paternelle échoue lorsqu'elle s'exerce uniquement à l'aide des privations et des punitions! Comment donc l'autorité d'un maître n'échouerait-elle pas aussi, elle qui est infiniment plus limitée, parce qu'elle n'est qu'une autorité déléguée, et que, n'étant pas chargée des soins matériels de l'enfant, elle n'a pas dans ces soins une infinité d'expédients pour le récompenser ou pour le punir. Avec le petit nombre de punitions dont elle dispose, elle est bientôt au bout de ses ressources, lorsqu'elle en fait son principal mode d'action.

En présence de cette impuissance de la crainte à fonder la discipline dans une école, nous en sommes conduits à proclamer l'attrait pour l'école et l'affection pour le maître, comme le véritable fondement de la discipline, comme le seul moyen d'inspirer aux élèves ce bon esprit sans lequel il n'y a pas de satisfaction réelle pour le maître, pas de prospérité assurée pour l'école, pas de progrès général des élèves, pas de succès assuré de l'éducation.

Nous joignons ensemble l'attrait pour l'école et l'affection pour le maître, parce que ces deux mobiles ont une origine commune et qu'ils ne peuvent pas aller l'un sans l'autre.

Il n'y a pas d'attrait pour l'école s'il n'y a pas d'affection pour le maître. Car, comment des enfants auraient-ils du plaisir à venir en classe, si toute la journée ils devaient se trouver face à face avec un maître qu'ils n'aiment pas, qui ne leur inspire que la crainte, pour lequel ils n'éprouvent peut-être que de l'aversion?

D'un autre côté, il n'est pas possible que les enfants aient une affection véritable pour le maître, sans éprouver du contentement en se retrouvant avec lui, et par conséquent sans avoir du plaisir à venir en classe.

Obtenir cette affection des élèves doit donc être le but principal des efforts des maîtres; c'est là le véritable point de départ; sans l'affection, l'attrait pour l'école ne mènera jamais. Mais comment l'obtenir? Là est toute la question.

Il y a bien peu de maîtres, s'il y en a, qui ne désirent pas d'être aimés de leurs élèves, même parmi ceux qui comptent le plus sur la crainte et les punitions pour assurer la discipline. Comment se fait-il donc que si peu y parviennent? c'est qu'en toutes choses, parmi les hommes qui veulent la fin, il y en a bien peu qui veulent les moyens, ou du moins qui veulent la fin avec cette connaissance du but, avec cette fermeté et cette persistance de volonté qui font employer tous les moyens nécessaires pour l'atteindre.

Pour être aimé des enfants, le premier, je dirai presque le seul moyen, c'est de les aimer.

Armez-moi et je vous aimerai; j'aimerai qui m'aime, disent plusieurs proverbes qui ne sont que des manières familières d'exprimer cette grande vérité, que l'affection engendre l'affection. Or, souvent nous voulons être aimés de nos élèves, et cependant nous ne les aimons pas; c'est-à-dire nous ne les aimons pas de cette affection vive, profonde, irrésistible, qui entraîne et dompte les cœurs les plus rebelles, de cet amour qui provoque l'amour. Nous aimons, mais de cet amour tiède et languissant, qui aime les autres pour soi, qui s'aime soi-même dans les autres, et qui dans l'affection qu'il leur porte, cherche moins leur propre intérêt que sa satisfaction personnelle; nous aimons, mais avec le désir d'être avant

tout récompensés de notre amour, et avec une disposition à cesser d'aimer du moment que nous ne trouverons pas dans cette affection les jouissances et les dédommagements que nous en espérons; nous aimons, mais notre amour est quelquefois semblable aux sentiments du mercenaire qui ne fait rien qu'en vue de la récompense, et qui trouve toujours la rémunération insuffisante, parce qu'il met ses services à trop haut prix. Nous nous exagérons la puissance de notre amour, et, ne trouvant jamais dans celui de nos élèves une vivacité en rapport avec l'étendue de nos prétentions, nous nous lassons bientôt de ce que nous nommons une affection sans retour.

Quand on aime ainsi, nous ne craignons pas de le dire, on n'aime pas véritablement les enfants. On se fait illusion en pensant les aimer, on croit avoir de l'affection pour ses élèves, et on n'aime que soi-même.

Aimer les enfants, c'est se plaire avec eux, c'est les aimer pour leur gaieté, leur enjouement, leur entraînement, pour leur abandon, leur caractère expansif, leur franchise, leur générosité, leur désintéressement, pour toutes les qualités enfin qui sont le caractère distinctif de l'enfance, et qui en font l'amabilité; c'est les aimer aussi, non pour leurs vices, car les enfants ont les leurs, et je ne prétends rien dissimuler, mais pour leurs petits défauts eux-mêmes, pour leur pénitance, leur légèreté, leur étourderie, leur ignorance, leur curiosité qui est la suite de leur ignorance et la cause de cette inattention que nous appelons quelquefois dissipation, paresse, et qui fait le désespoir de tous ceux qui ne connaissent pas l'enfance et ses besoins; c'est les aimer, en un mot, pour tout ce qui les met sous notre dépendance et qui, nous rendant nécessaires à eux, établit entre eux et nous un lien semblable à celui qui les unit à leurs parents et qui les fait chérir d'autant plus qu'ils ont coûté plus de soins.

Aimer les enfants, c'est les aimer avec leurs qualités et leurs défauts, c'est les aimer d'une affection qui ne se lasse jamais, qui ne se laisse rebuter par leurs travers, par leurs fautes sans cesse renouvelées, mais presque toujours plus involontaires que préméditées; c'est les aimer pour le grand besoin qu'ils ont de notre amour, de notre vigilance, de nos leçons et de nos soins; c'est les aimer parce qu'ils sont un trésor qui nous a été confié par leurs parents, et que nous devons leur rendre acorn de toute l'instruction que nous sommes chargés de leur transmettre, de toutes les qualités et les vertus dont nous devons orner leur jeune âme; un dépôt dont nous aurons un jour à rendre compte à Dieu et aux hommes. Aimer les enfants, c'est avoir pour eux un attachement véritable et non de les aimer d'un amour affecté ou extérieur qui consiste en paroles presque à chaque instant démenties par les actes. Cette affection tout en paroles n'est qu'un semblant d'affection, une parodie, c'est une sensibilité mensongère, de la sensiblerie, ce n'est pas un sincère attachement. Aussi l'enfant ne s'y trompe pas, et son amour ne répond pas à un langage qui s'adresse à son esprit, mais ne va pas à son cœur, parce qu'il ne part pas du cœur de son maître.

« Mais, disent quelques-uns, nous aimons les enfants, nous le leur témoignons de toutes les manières, et ils ne répondent pas à notre amour. Malgré nos invitations, nos prières, ils sont dissipés, bavards, bryants, tapageurs, désordonnés, ils ne font pas ce qu'on leur dit, et ils font tout ce qu'on leur défend; loin de chercher à nous faire plaisir, ils semblent prendre plaisir à désobéir, à contrarier, à faire de la peine. Décidément les enfants sont méchants et surtout ils sont ingrats. »

Et non, les enfants ne sont généralement ni méchants ni ingrats, bien que portés au mal, comme tous les enfants d'Adam.

Sans doute il y a dans le nombre quelques enfants naturellement méchants, on ne peut se le dissimuler, il y en a même d'ingrats; mais le dire de tous les enfants en général, c'est là qu'est l'horreur.